

LES Demeures tragiques

LE CHATEAU DE LA FOSSE-HINGANT

La route qui mène de Saint-Malo à Cancale, par Saint-Couffon, a point de départ de ces chemins bretons qui s'enfoncent sous les bois légers, ou s'enroulent autour d'un monticule de galets et d'algues, entre des haies de fougères, de mûres et de géraniums. Elle se dore de grand soleil, à travers des champs d'avoine, de blé, de temps à autre, elle escalade une colline et de ces hauteurs, on distingue et de ces rochers, et un féal de pins, le baie de Rothéneuf, toute lue à marée haute, la grande lande de Guémomais dominée par une montagne de granit qui se dresse au milieu du flot, puis la haute mer, et c'est un horizon fait pour relever le plus médiocre paysage. Une seule partie de cette route est boisée : une sorte de ravin dans lequel descend quand on dépasse la belle avenue qui conduit au château de la Mettrie. Mais les chênes, les peupliers et les châtaigniers, les jeûnes qui ont poussé loin de donner à ce valon la gaité d'une oasis, le couvrent d'une ombre sinistre. Le passant, quand il s'engage sous ces arbres, se trouve soudain glacé par une fraîcheur humide inattendue en ce pays. Il laisse sur sa gauche, à l'entrée d'un chemin creux, une croix de pierre qui ressemble à une tombe, et une sorte de pressentiment l'étreint quand il se trouve en présence d'une haute grille flanquée d'un pavillon à colonnade comme on les aimait sous la Restauration. Derrière un jardin sans gaité se dresse une construction massive : deux pavillons carrés s'avancent de chaque côté d'un corps de logis qui sursplombe. Des volets toujours clos. Point d'allées et venues. Les paysans appellent ce domaine le château de Noirmont. Cette connaissance ne parle pas à la mémoire. Mais le vrai nom du château était si chargé de lugubres souvenirs qu'on l'a débaïté : c'était la demeure des Désilles. La Fosse-Hingant, que les bourgeois de la Convention dépeuplèrent après le manoir de la Guymarais.

Les Désilles, ou des Illes, étaient des Normands de noble origine qui, au xviiiè siècle, vinrent se fixer à Saint-Malo dans la volonté de bénéficier du droit que la coutume de Bretagne accordait à la noblesse de pouvoir faire le négoce sans déroger. Quand éclata la Révolution, Marc-Antoine Désilles se trouvait un des plus riches armateurs malouins. Comme il n'a pas cessé d'être de mode dans cette cité resserrée sur son rocher, entre ses remparts et trop étroite pour ses habitants, il possédait, outre sa maison de ville, une grande propriété à la campagne et l'habitant fréquemment : c'était la Fosse-Hingant.

Marc-Antoine Désilles partageait un des goûts du roi Louis XVI, il aimait forger le fer. Il avait un atelier à la Fosse-Hingant. Il y passait ses heures de loisir.

Ce Désilles avait épousé une demoiselle Jeanne Rose-Michèle Picot, que M. Lenôtre appelle Picot de Limoëlan, que les historiens locaux appellent Picot de Clorivière. Ils eurent trois filles et un fils. Ce fils avait la vocation des armes. Ses contemporains racontent que pendant son enfance son lieu de prédilection était un terre assez voisin de la Fosse-Hingant, sur lequel s'élevait encore au milieu des arbres de toutes les espèces et sous les lianes, les ruines d'un immense château-fort qui avait appartenu à Duguesclin et qu'on nomme le Plessis-Bertrand. Au Plessis-Bertrand, parmi les vieilles pierres, vignettes, l'imaginaire de l'enfant s'emplissait de l'histoire héroïque du connétable. Il jouait « à Duguesclin » et le parc de la Fosse-Hingant retentit de fameux combats.

André Désilles entra à l'école royale militaire et il en sortit pour être envoyé au régiment de Roi-Infanterie qui tenait garnison à Nancy. Il y figura comme lieutenant quand commença la Révolution et quand fut à Nancy même une sédition où les trois régiments Roi-Infanterie, Mestre de Camp-Cavalerie et Suisse-Château-Vieux passèrent avec les insurgés. Bouillé avait dû faire marcher son armée contre la ville. A ses sommations, les rebelles répondirent en braquant sur les troupes régulières deux pièces de canon. Alors on avait vu André Désilles se précipiter devant la bouche des pièces d'artillerie et jurer à ses hommes révoltés qu'ils le tueraient plutôt que de faire bouger de là. Il était tombé frappé de plusieurs balles. Un volontaire l'avait saisi et emporté loin de la mêlée.

Le roi, l'Assemblée Nationale, la municipalité de Nancy, celle de Saint-Malo, tandis qu'il agonisait, lui avaient prodigué les marques d'estime. Le président de la Constituante lui avait écrit : « Un trait

de courage et de civisme aussi sublime est au-dessus de tous les éloges. » Il avait parlé de l'éternel souvenir des Français. Deux mois plus tard André Désilles mourait à Nancy en soupirant le nom d'une femme qu'il aimait. Et tous les pouvoirs constitués proclamaient son immortalité.

Qu'il se souvint au ourd'hui de ce héros dont la France entière fait éprouver un moment ? Devant cette croix de granit qui porte son nom à la sortie de Paramé, à l'intersection des deux routes de Cancale qui donc, parmi la foule des touristes qui passent pendant les beaux mois de l'année, souvient du geste héroïque et du noble sacrifice ?

Trois ans seulement après la mort d'André Désilles, quelques-uns de ces hommes qui avaient célébré son courage en termes si pompeux, se tinrent en armes le château de la Fosse-Hingant et réclamèrent la tête de Marc-Antoine Désilles. La mort de son fils, la tyrannie jalouse avaient fait perdre la raison à Mme Désilles. Marc-Antoine s'était, devant les excès de la Révolution, jeté dans le parti des chouans. Il était devenu leur trésorier. A la mort de la Rouerie on lui avait envoyé tous les papiers de la conjuration et il les avait enterrés dans un coin de son jardin, à la Fosse-Hingant.

Mais il avait sous son toit un ami, un confident du moindre de ses actes et qui les dénonçait à la Convention. Chevetel. Après qu'on eut déterré et mutilé le corps de la Rouerie à la Guymarais, les tortionnaires se présentèrent à la Fosse-Hingant. Averti, Marc-Antoine Désilles avait pu fuir, il ne restait au château que la pauvre folle, ses trois filles Mmes de Virel, d'Allézac et de Fonchaïs, avec le frère de Mme Désilles, Picot de Limoëlan. On leur joua une comédie infâme pour leur faire verser entre les mains du commissaire de la Convention, Lalligand, tout ce qu'ils avaient d'argent. Puis on bouleversa le jardin et on y découvrit un vase de terre jaune, à large goulot, haut de dix pouces sur quatre et demi de diamètre, fermé d'un épais bouchon de liège scellé au moyen d'une couche de résine. Tous les papiers de la conjuration y étaient enfermés.

Pendant huit jours Lalligand séjourna au château et le mit au pillage, terrorisant le voisinage. Mmes de Virel, d'Allézac et de Fonchaïs furent arrêtées avec Picot de Limoëlan, traînées dans les cachots de Rennes, puis à Paris. Nulle charge ne pesait sur Mmes de Virel et d'Allézac. Mais le nom de Mme de Fonchaïs figurait sur les listes de la Rouerie en regard d'une somme de douze cents livres versée à la caisse commune. Et elle ne niait pas. Tronçon du Coudray, son défenseur, était cependant arrivé à la conviction qu'elle n'avait pu verser une telle somme. Un jour, il lui en arracha l'aveu et il le pressa de lui confier à qui elle avait servi de porte-nom. Mais la sœur d'André Désilles avait si fort le sentiment de l'honneur qu'elle se tint obstinément. On l'exhorta au nom de ses enfants. Elle répondit : « Cette autre aussi est mère. » Ses sœurs furent acquittées. Elle fut condamnée avec son oncle de Limoëlan.

Avant de monter sur l'échafaud elle s'assit à la table du préfet et écrivit à sa belle sœur, Mme Dauzance de la Fonchaïs, pour laquelle elle sacrifiait sa vie et qui n'apprit que plus tard l'héroïque dévouement qui la sauvait. Puis elle recommanda ses enfants à ses sœurs. M. Lenôtre, dans son livre sur la Rouerie, cite le billet qu'elle leur adressa. « Recevez, leur dit-elle, mes bien chères sœurs, l'adieu le plus tendre et le plus affectueux ! Je voudrais m'occuper de vous plus longtemps, mais cette idée m'affaiblit et je veux conserver toutes mes forces ».

Elle cessa d'écrire pour tendre ses mains au bourreau. Sur la place de la Révolution elle étonna le peuple « par sa résignation et son air de grande jeunesse : elle ne paraissait pas avoir plus de quinze ans ». Mme Désilles, folle de douleur, errait dans les bois de la Fosse-Hingant. On la recueillit dans un hospice. Longtemps après sa mort les vieilles gens de Saint-Couffon la voyaient à la tombée de la nuit, dans les brumes blanches du ravin, qui venait s'entretenir avec son fils André et sa fille Angélique. Et depuis ce temps les Terre-Neuves eux-mêmes n'aiment point à s'arrêter la nuit dans le ravin de Noirmont.

Insignes pour ouvriers.

Tous les ouvriers de la grande usine allemande de canons Krupp, à Essen, ont une épingle de cravatte représentant un petit obus de platine monté sur argent. Chaque ouvrier reçoit cet insigne lors de son admission à l'usine et se fait un point d'honneur de le porter constamment. Après 20 ans de services, cette épingle est remplacée par une autre du même type, mais en or.

Lettres à Emilie

Emilie, aime-tu septembre ? Moi, je l'aime. D'un doigt lumineux et doré il commence à nous libérer des bandelettes ou l'éto nous immobilise, léthargiques et vainement revoltées, au fond de quelque demeure provinciale ou au bord de quelque plage (familiale, et bientôt grâce à lui, repoussant d'un pied sec le dernier lien, nous redonnerons des vivantes, c'est à dire que les petites momies d'été redonneront, avec une joie qui les rajoint et les rend plus joyeuses, des Parisiennes d'automne, des Parisiennes d'hiver.

Car l'été, pour nous, Emilie, l'été qui, implacablement, revient à la même époque de l'année nous séparer de nos amis, l'été est un embaumement richement vêtu, qui porte des aromates et des cascadelettes et qui nous enveloppe pour de longues semaines parmi des fleurs, des rayons, des parfums, des feuillages ou des sables dans une torpeur mal réveillée qu'il est assez cruel, pour ne pas transformer en total sommeil, un sommeil plein d'oubli et de rêves. Les marmottes s'endorment bien pour tout l'hiver ; j'aimerais assez m'endormir pour tout l'été. Se faire chloroformer pour les vacances... ce serait là de vraies vacances après tout ; on ne quitterait pas que ses habitudes ou ses affections ou ses travaux... on se quitterait soi-même. Ne serait-ce pas le comble du repos ?

Si, en errant dans les marais salants de ce pays-ci, on pénètre dans ces pyramides de sel qui paraissent l'évidence miroitante de la campagne plate et fiévreuse de leurs blancheurs insolites et orientales, on y découvrirait peut-être tous les cadavres des vieux étés aux masques d'or ensevelis dans le sable et conservés dans les nécropoles saumâtres, effrayants et magnifiques, noirs et desséchés comme les ossements qui forment vertes et vivantes, portant en leurs os de leurs mains des fleurs redites en penseurs et des abeilles, et ne gardant des splendeurs solaires ou les vécurent que ce papillon lumineux masquant leurs visages vides.

Mais cela ne vaudrait pas les fouilles de M. Albert Gayet à Antinoë. Au-tu lu dans la « Revue du temps présent » un article passionnément intéressant de M. Gayet, intitulé « Ma quinzième campagne de fouilles à Antinoë ? » Je l'ai lu et relu comme un admirable conte de féa. Que n'ai-je un peu d'argent ou beaucoup à offrir à M. Gayet pour qu'il puisse continuer rapidement ses découvertes merveilleuses et arriver, avant qu'il ne soit trop tard (car les travaux d'irrigation de plus en plus importants entrepris pour la culture et la fertilité de son pays détremper les sables précieux ou se conserve au monde funéraire), au tombeau d'Antinoë !

Faute d'argent on va laisser perdre d'innombrables richesses artistiques. Fant-il avouer que M. Gayet n'a jamais disposé que de quatre à six mille francs par an pour ses recherches ? Avec un aussi minime subvention, il faudrait vingt années pour parvenir au plus riche quartier des sépultures badrionnes... et dans cinq ou six ans il sera trop tard : elles seront noyées, submergées. Soit avec une subvention de mille francs, en deux ans on aurait attelé les tombes, on posséderait les trésors funéraires, les bijoux, les gemmes, les figurines taillées, les verres, les céramiques somptueuses, les étoffes merveilleusement brodées, lesivoires, les masques, les portraits peints à la cire dont un seul vaudrait une somme supérieure à celle dépensée pour les travaux : car ce sont là « des sépultures patriciennes situées dans la montagne où elles sont exécutées en hypogées ».

Faute d'un peu d'or, il ne restera rien de tout cela. Ce qui fut vu et dessiné dans des livres, ce qui a duré par une sorte d'étrange magie pour que nos yeux, à nous, puissions éprouver l'émotion de ce rétro-spectif, dédaigneusement dénoté, sans en avoir rempli nos yeux avec respect, avec étonnement, et un peu d'une crainte sacrée, puisque notre seul moyen de prolonger une existence, si brève est de nous pencher sur ceux-là qui vécutent alors que nous n'étions pas encore des vivants, c'est à dire quand nous étions déjà des morts ?

On ne peut s'empêcher d'être ému d'un admiratif étonnement lorsque l'on pense à ce que, avec une aide si parcimonieuse, M. Gayet a déjà trouvé et nous a déjà rapporté, puisque ces merveilleux souvenirs de voyage, les savants géographes les rapportent à l'humanité toute entière, à tous ceux-là qui savent voir, comprendre et songer. Theobald de la muséenne, Ephéméris de la brodeuse, Leukyoné, l'islaque, et la magicienne Myrtilis, et la Portense du miroir, et Kheilmys et Pythias l'habilleuse des images saintes, et la pleureuse Ildora, et Thésé, mortes aux beaux noms dont les mains desséchées sont pleines de rêves, pauvres femmes qui ont vécu, qui ont aimé, et dont la bouche effrayante a été pleine de baisers, de saurs, de sanglots ou de rires, j'ai quelquefois pensé à vous. Bien souvent, au musée Guimet, j'ai passé de longs moments en face des marmites décharnées.

Pas être si horreur des momies, Emilie. Moi, elles me plaisent passionnément petit frisson assés possible que procure l'exhibition de ces vitrines mortuaires, on songe pas à trouver cela plus effrayant que l'odeur d'herbier ou que la voi transportée d'un papillon.

LES Transformations de PARIS.

La récente inauguration de l'Exposition de la Bibliothèque de la Ville de Paris organisée à l'Hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, a attiré une fois de plus l'attention sur la transformation de Paris.

A aucune époque cette transformation ne fut aussi sensible que sous le second Empire. De 1852 à 1870, la physionomie de la capitale se modifia complètement sur certains points.

Le Pont Neuf constitue l'une des plus précieuses reliques parisiennes. Le samedi 31 mai de l'année 1578, après avoir vu passer le magnifique convoi de Quélus et de Maugrion—ses favoris—tués en duel, Henri III, accompagné des deux reines, Catherine de Médicis et Louise de Vaudémont, de plusieurs princes et des plus notables magistrats de la ville, vint solennellement poser la première pierre du « Pont Neuf », appelé d'abord « Pont du Louvre ». L'architecte qui en avait donné le plan et qui en commenta l'exécution fut payé 50 écus. Henri IV le fit continuer et on l'acheva en 1636.

Il était en pierre et de la longueur actuelle. A son extrémité méridionale, sur le quai Conti, était une maison appelée le Château-Gaillard, démolie sous Louis XIV ; c'est là que Brioché attirait une foule si nombreuse à son spectacle de marionnettes.

Jusqu'alors, raconte M. Georges Cain, dans ses magistrales études : « A Travers Paris », les terrains avoisinants s'élevaient qu'affreux souvenirs d'autodafé Jacques de Molay, grand maître des Templiers, et Guy, prieur de Normandie, y avaient été brûlés par ordre de Philippe le Bel. Depuis, les vaches y passaient moyennant une redevance à l'abbaye de Saint-Germain ; et les gamins de Paris s'y baïgnaient tout nus » ; à la grande colère des blanchisseuses tordant leurs linges sur les bateaux voisins. Mais, dès la construction du pont, l'endroit devient le cœur de Paris.

Le Pont Neuf, qui servait de communication directe entre la Cité et les deux autres quartiers de la ville, était dès son origine la promenade la plus fréquentée et la plus variée. Toutes les classes de la population semblaient s'y être donné rendez vous. A toute heure du jour, une foule active, remuante, sans cesse renouvelée, et toujours avide de curiosité, encomrait les trottoirs, se pressait à l'entour de la statue de Henri IV, et se retirait vers la place Dauphine, où se retrouvaient la même variété et le même mouvement.

A côté des petits marchands de toutes sortes qui se tenaient sur le pont, s'élevait le théâtre de Mondor et de Tabarin ; des charlatans moins connus, des bateleurs moins plaisants, trouvaient aussi moyen de glaner après ces deux grands maîtres ; enfin, comme l'écrivait Herthold, poète du temps, le Pont Neuf était :

Un rendez-vous de charlatans, De fieurs de passe-rolans, De Pont-Neuf, ordinaire théâtre De vendeurs d'unguents et d'emplâtres ; De coupe-bourses, d'argottiers, De maîtres de sales métiers, D'opérateurs et de chimiques Et de médecins purgatives, De fins joueurs de gobelets... etc.

C'était un tumulte effroyable. C'est là aussi que venaient de grand matin les pauvres gens, pour se chauffer au soleil, devant la statue de Henri IV, après avoir été queter quelques aumônes à l'église des Grands Augustins, située près de là, sur l'emplacement de l'ancienne halle à la volaille.

LES Transformations de PARIS.

La récente inauguration de l'Exposition de la Bibliothèque de la Ville de Paris organisée à l'Hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, a attiré une fois de plus l'attention sur la transformation de Paris.

A aucune époque cette transformation ne fut aussi sensible que sous le second Empire. De 1852 à 1870, la physionomie de la capitale se modifia complètement sur certains points.

Le Pont Neuf constitue l'une des plus précieuses reliques parisiennes. Le samedi 31 mai de l'année 1578, après avoir vu passer le magnifique convoi de Quélus et de Maugrion—ses favoris—tués en duel, Henri III, accompagné des deux reines, Catherine de Médicis et Louise de Vaudémont, de plusieurs princes et des plus notables magistrats de la ville, vint solennellement poser la première pierre du « Pont Neuf », appelé d'abord « Pont du Louvre ». L'architecte qui en avait donné le plan et qui en commenta l'exécution fut payé 50 écus. Henri IV le fit continuer et on l'acheva en 1636.

Il était en pierre et de la longueur actuelle. A son extrémité méridionale, sur le quai Conti, était une maison appelée le Château-Gaillard, démolie sous Louis XIV ; c'est là que Brioché attirait une foule si nombreuse à son spectacle de marionnettes.

Jusqu'alors, raconte M. Georges Cain, dans ses magistrales études : « A Travers Paris », les terrains avoisinants s'élevaient qu'affreux souvenirs d'autodafé Jacques de Molay, grand maître des Templiers, et Guy, prieur de Normandie, y avaient été brûlés par ordre de Philippe le Bel. Depuis, les vaches y passaient moyennant une redevance à l'abbaye de Saint-Germain ; et les gamins de Paris s'y baïgnaient tout nus » ; à la grande colère des blanchisseuses tordant leurs linges sur les bateaux voisins. Mais, dès la construction du pont, l'endroit devient le cœur de Paris.

Le Pont Neuf, qui servait de communication directe entre la Cité et les deux autres quartiers de la ville, était dès son origine la promenade la plus fréquentée et la plus variée. Toutes les classes de la population semblaient s'y être donné rendez vous. A toute heure du jour, une foule active, remuante, sans cesse renouvelée, et toujours avide de curiosité, encomrait les trottoirs, se pressait à l'entour de la statue de Henri IV, et se retirait vers la place Dauphine, où se retrouvaient la même variété et le même mouvement.

A côté des petits marchands de toutes sortes qui se tenaient sur le pont, s'élevait le théâtre de Mondor et de Tabarin ; des charlatans moins connus, des bateleurs moins plaisants, trouvaient aussi moyen de glaner après ces deux grands maîtres ; enfin, comme l'écrivait Herthold, poète du temps, le Pont Neuf était :

Un rendez-vous de charlatans, De fieurs de passe-rolans, De Pont-Neuf, ordinaire théâtre De vendeurs d'unguents et d'emplâtres ; De coupe-bourses, d'argottiers, De maîtres de sales métiers, D'opérateurs et de chimiques Et de médecins purgatives, De fins joueurs de gobelets... etc.

C'était un tumulte effroyable. C'est là aussi que venaient de grand matin les pauvres gens, pour se chauffer au soleil, devant la statue de Henri IV, après avoir été queter quelques aumônes à l'église des Grands Augustins, située près de là, sur l'emplacement de l'ancienne halle à la volaille.

LES Transformations de PARIS.

La récente inauguration de l'Exposition de la Bibliothèque de la Ville de Paris organisée à l'Hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, a attiré une fois de plus l'attention sur la transformation de Paris.

A aucune époque cette transformation ne fut aussi sensible que sous le second Empire. De 1852 à 1870, la physionomie de la capitale se modifia complètement sur certains points.

Le Pont Neuf constitue l'une des plus précieuses reliques parisiennes. Le samedi 31 mai de l'année 1578, après avoir vu passer le magnifique convoi de Quélus et de Maugrion—ses favoris—tués en duel, Henri III, accompagné des deux reines, Catherine de Médicis et Louise de Vaudémont, de plusieurs princes et des plus notables magistrats de la ville, vint solennellement poser la première pierre du « Pont Neuf », appelé d'abord « Pont du Louvre ». L'architecte qui en avait donné le plan et qui en commenta l'exécution fut payé 50 écus. Henri IV le fit continuer et on l'acheva en 1636.

Il était en pierre et de la longueur actuelle. A son extrémité méridionale, sur le quai Conti, était une maison appelée le Château-Gaillard, démolie sous Louis XIV ; c'est là que Brioché attirait une foule si nombreuse à son spectacle de marionnettes.

Jusqu'alors, raconte M. Georges Cain, dans ses magistrales études : « A Travers Paris », les terrains avoisinants s'élevaient qu'affreux souvenirs d'autodafé Jacques de Molay, grand maître des Templiers, et Guy, prieur de Normandie, y avaient été brûlés par ordre de Philippe le Bel. Depuis, les vaches y passaient moyennant une redevance à l'abbaye de Saint-Germain ; et les gamins de Paris s'y baïgnaient tout nus » ; à la grande colère des blanchisseuses tordant leurs linges sur les bateaux voisins. Mais, dès la construction du pont, l'endroit devient le cœur de Paris.

Le Pont Neuf, qui servait de communication directe entre la Cité et les deux autres quartiers de la ville, était dès son origine la promenade la plus fréquentée et la plus variée. Toutes les classes de la population semblaient s'y être donné rendez vous. A toute heure du jour, une foule active, remuante, sans cesse renouvelée, et toujours avide de curiosité, encomrait les trottoirs, se pressait à l'entour de la statue de Henri IV, et se retirait vers la place Dauphine, où se retrouvaient la même variété et le même mouvement.

A côté des petits marchands de toutes sortes qui se tenaient sur le pont, s'élevait le théâtre de Mondor et de Tabarin ; des charlatans moins connus, des bateleurs moins plaisants, trouvaient aussi moyen de glaner après ces deux grands maîtres ; enfin, comme l'écrivait Herthold, poète du temps, le Pont Neuf était :

Un rendez-vous de charlatans, De fieurs de passe-rolans, De Pont-Neuf, ordinaire théâtre De vendeurs d'unguents et d'emplâtres ; De coupe-bourses, d'argottiers, De maîtres de sales métiers, D'opérateurs et de chimiques Et de médecins purgatives, De fins joueurs de gobelets... etc.

C'était un tumulte effroyable. C'est là aussi que venaient de grand matin les pauvres gens, pour se chauffer au soleil, devant la statue de Henri IV, après avoir été queter quelques aumônes à l'église des Grands Augustins, située près de là, sur l'emplacement de l'ancienne halle à la volaille.

LES Transformations de PARIS.

La récente inauguration de l'Exposition de la Bibliothèque de la Ville de Paris organisée à l'Hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, a attiré une fois de plus l'attention sur la transformation de Paris.

A aucune époque cette transformation ne fut aussi sensible que sous le second Empire. De 1852 à 1870, la physionomie de la capitale se modifia complètement sur certains points.

Le Pont Neuf constitue l'une des plus précieuses reliques parisiennes. Le samedi 31 mai de l'année 1578, après avoir vu passer le magnifique convoi de Quélus et de Maugrion—ses favoris—tués en duel, Henri III, accompagné des deux reines, Catherine de Médicis et Louise de Vaudémont, de plusieurs princes et des plus notables magistrats de la ville, vint solennellement poser la première pierre du « Pont Neuf », appelé d'abord « Pont du Louvre ». L'architecte qui en avait donné le plan et qui en commenta l'exécution fut payé 50 écus. Henri IV le fit continuer et on l'acheva en 1636.

Il était en pierre et de la longueur actuelle. A son extrémité méridionale, sur le quai Conti, était une maison appelée le Château-Gaillard, démolie sous Louis XIV ; c'est là que Brioché attirait une foule si nombreuse à son spectacle de marionnettes.

Jusqu'alors, raconte M. Georges Cain, dans ses magistrales études : « A Travers Paris », les terrains avoisinants s'élevaient qu'affreux souvenirs d'autodafé Jacques de Molay, grand maître des Templiers, et Guy, prieur de Normandie, y avaient été brûlés par ordre de Philippe le Bel. Depuis, les vaches y passaient moyennant une redevance à l'abbaye de Saint-Germain ; et les gamins de Paris s'y baïgnaient tout nus » ; à la grande colère des blanchisseuses tordant leurs linges sur les bateaux voisins. Mais, dès la construction du pont, l'endroit devient le cœur de Paris.

Le Pont Neuf, qui servait de communication directe entre la Cité et les deux autres quartiers de la ville, était dès son origine la promenade la plus fréquentée et la plus variée. Toutes les classes de la population semblaient s'y être donné rendez vous. A toute heure du jour, une foule active, remuante, sans cesse renouvelée, et toujours avide de curiosité, encomrait les trottoirs, se pressait à l'entour de la statue de Henri IV, et se retirait vers la place Dauphine, où se retrouvaient la même variété et le même mouvement.

A côté des petits marchands de toutes sortes qui se tenaient sur le pont, s'élevait le théâtre de Mondor et de Tabarin ; des charlatans moins connus, des bateleurs moins plaisants, trouvaient aussi moyen de glaner après ces deux grands maîtres ; enfin, comme l'écrivait Herthold, poète du temps, le Pont Neuf était :

Un rendez-vous de charlatans, De fieurs de passe-rolans, De Pont-Neuf, ordinaire théâtre De vendeurs d'unguents et d'emplâtres ; De coupe-bourses, d'argottiers, De maîtres de sales métiers, D'opérateurs et de chimiques Et de médecins purgatives, De fins joueurs de gobelets... etc.

C'était un tumulte effroyable. C'est là aussi que venaient de grand matin les pauvres gens, pour se chauffer au soleil, devant la statue de Henri IV, après avoir été queter quelques aumônes à l'église des Grands Augustins, située près de là, sur l'emplacement de l'ancienne halle à la volaille.

Des mesures de précision.

Les ingénieurs et les entrepreneurs qui exécutent sur leurs plans les beaux travaux publics actuels sont parvenus, grâce à une recherche continue de progrès, à réaliser des précisions énormes. On vent d'en avoir la preuve, entre autres, au tunnel du Simplon. Ses constructeurs avaient déterminé, par le calcul, au début des travaux, la longueur du tunnel avec une telle exactitude que l'énorme souterrain n'a pas moins de 19 503 mètres, on comprendra que l'exactitude est pratiquement absolue. Cette mensuration a donné lieu à un autre record de précision. On a procédé, en effet, à deux vérifications finales. L'une fut effectuée par une Commission internationale de savants, sous la direction de M. Ch. Ed. Guillaume, directeur adjoint du bureau international des poids et mesures à Paris. L'autre fut faite par une Commission officielle et des soins des Chémies de far fédéraux. Les procédés de mesure et de vérification différaient par certains de leurs dispositifs et par certaines méthodes, mais la conscience et le souci de l'exactitude étaient identiques de part et d'autre. Or les longueurs établies diffèrent entre elles de deux centimètres. Il ne sera sans doute pas difficile de se mettre d'accord, dans ces conditions, pour assigner au grand tunnel sa longueur officielle et définitive.

Eloquence des Chiffres.

D'après un bulletin de statistique générale, la France arrive, par rapport à sa population, à la tête de la parade faite dans les Caisnes d'épargne postale. En Grande Bretagne, les dépôts de dix millions de personnes forment une épargne totale de 3.595.000.000 de francs. La France vient ensuite avec 4 millions et demi de prévoyants pour une somme de 1.150.000.000 de francs. En Italie, les sommes déposées dans les Caisnes d'épargne représentent 1.090.000.000 de francs sur 3.600.000 habitants. Viennent ensuite : la Belgique avec 775 millions de francs pour 2.400.000 personnes, l'Autriche avec 520.000.000 de francs pour 2.000.000 de prévoyants ; la Suisse avec également 520.000.000 pour seulement 581.000 personnes ; la Russie avec 500.000.000 pour un million et demi de prévoyants ; le Canada avec 250.000.000 déposés par 1.700.000 personnes ; les Pays-Bas avec 250.000.000 pour 2.000.000 personnes ; le Japon avec 200.000.000 pour 1.000.000 de prévoyants ; la Hongrie avec 135.000.000 pour 590.000 personnes ; la Belgique avec 124.000.000 et enfin l'Egypte figure dans cette longue liste avec 10.000.000 de francs 43.000 prévoyants.

Le jeûneur entêté.

Un riche Américain, du nom de Beder, atteint d'une maladie d'estomac, ajouta fort aux ostéopathes et crut qu'un jeûne absolu était sa seule chance de salut. Pendant trente neuf jours, il s'abstint de nourriture et d'eau ; mais, comme il déprimait à vue d'œil, la police, mise au courant du fait, voulut le forcer à manger. Obstination, il crut s'y refuser, et comme il n'y a pas de loi qui puisse obliger les gens à manger malgré eux, la police dut assister impuissante à la mort du croyant.

CUISINE Sauce montarde.

Deux cuillerées à café de montarde, 15 grammes de beurre bien frais, placer le montarde dans un bol au bain-marie. Incorporer le beurre par petits morceaux en tournant toujours ; ajouter une pincée de fécula et un peu d'eau tiède, ou de l'eau de court bouillon dans lequel a cuit la pièce à servir, pour que le beurre se dissolve, sans pourtant le rendre trop clair, il faut qu'elle ait la consistance d'une sauce blanche.

Pâtisseries

Dose : 1 litre 1/4 d'eau pour 500 gr. de farine de maïs. Jeter la farine de maïs en pluie dans l'eau très bouillante et légèrement salée, tourner avec une cuillère de bois, pour éviter qu'elle se mette en bouillottes complètes, c'est-à-dire une demi-heure environ ; ajouter un morceau de beurre frais et du persennon ou du beurre frais et du persennon ou du beurre frais et du persennon ; servir pour accompagner du veau braisé ou des omelettes rôties, avec sauce au jus.

Pâtisseries feuilletées pour le thé, Etendre de la pâte feuilletée, enlever des rondelles avec un emporte-pièce de 4 à 5 centimètres de diamètre, les placer sur une plaque beurrée ; dorer avec un jaune d'œuf délayé dans un peu d'eau et mettre à cuire dans un four doux, une demi-heure environ.